



**HAL**  
open science

## Les tréfonds de la voix hallucinée

Haya Haidar, Anthony Brault

► **To cite this version:**

Haya Haidar, Anthony Brault. Les tréfonds de la voix hallucinée. *Adolescence*, 2024, T.42 N° 1 (1), pp.115-127. 10.3917/ado.113.0115 . hal-04644593

**HAL Id: hal-04644593**

**<https://hal.science/hal-04644593>**

Submitted on 16 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les tréfonds de la voix hallucinée

Haya Haidar, Anthony Brault

*« Savez-vous d'où vient cette expression : être timbré ? [...]. On pense que ça vient des cloches au Moyen Âge, qui émettaient chacune une note distincte, un timbre. Comme le timbre de la voix. Et quand elles étaient abîmées, fêlées, le son n'était plus juste. Dissonant. Et par capillarité seraient nées les expressions : "être timbré" ou "être fêlé"... Pour dire "être fou". Ça voudrait dire que les fous font simplement un autre bruit que les autres, voilà. ».*  
(Claire Berest, 2023, *L'épaisseur d'un cheveu*)

La fonction de l'hallucination à l'adolescence a été peu travaillée alors même qu'il s'agit d'un symptôme très présent cliniquement, qui se manifeste sous diverses formes sans renvoyer à une organisation du fonctionnement spécifique. Les adolescents, notamment les plus jeunes, rapportent fréquemment une activité hallucinatoire (Kelleher et al., 2012) relevant de projections variées - visuelles ou auditives - facilement repérées par les cliniciens comme étant atypiques car elles évoquent davantage une activité onirique, quasi crépusculaire (A. Perret et al., 2021), que le signe d'un syndrome psychiatrique déjà installé. Bien qu'elles soient cliniquement significatives, ces manifestations ne signent pas toujours une entrée dans une organisation psychotique durable et ne sont d'ailleurs que très rarement accompagnées d'attitudes d'écoute ou de maniérismes gestuels. Bruyantes et aisément adressées, elles puisent leurs sources dans les excès traumatiques de l'infantile, les rejets archaïques génitaux et leurs retentissements anxio-dépressifs voire mélancoliques. L'adolescent, qui, tout comme l'enfant, n'existe pas seul, se trouve soumis à la dialectique emprise-déprise (Gutton, 2022) qui l'enchevêtre à un environnement familial, à la fois réel et introjecté, imbibant les instances psychiques, déteignant sur ses choix d'objets et sa capacité d'élaboration des pertes et entravant par là même son processus de devenir sujet. Au gré des liaisons et des reliaisons propres à cette période, les hallucinations, avatars des déliaisons dangereuses (Cahn, 1991), témoignent de l'affaiblissement du refoulement et de l'attaque même du pubertaire sur les limites, réduisant l'écart transitionnel entre l'interne et l'externe. Elles sont certes à entendre comme des tentatives de symbolisation des éprouvés infantiles mais, nous le soutenons, leur complexité vient également de par le fait qu'elles tentent, au même titre, de symboliser les éprouvés pubertaires. Entre l'actuel et l'archaïque, le corps et sa sensorialité devient le théâtre sur lequel se joue, de façon court-circuitée et brute, ce qui n'arrive pas à se figurer par le langage et la pensée.

Nous proposons une lecture en trois volets du cas de Gabriel qui permet de déplier la complexité clinique de ses hallucinations auditives et des différentes emprises qui entravent sa subjectivation. Nous commencerons par le traitement du sonore chez Gabriel, avec l'hypothèse que l'écoute de ce dernier à l'adolescence permet d'entendre et de différencier les subtilités de l'organisation psychique silencieuse qui sous-tend le caractère bruyant des symptômes. Ceci nous amènera à penser la fonction de condensation de l'hallucination à l'adolescence, permettant de faire résonner tant le registre archaïque qu'œdipien, tant les problématiques narcissiques qu'objectales et identificatoires, ainsi que leur destin pulsionnel actuel entre impasse mélancolique et relation masochiste.

### LA VOIX HALLUCINEE : DE LA VOIX DE LA MERE...

Gabriel a seize ans lorsque sa psychothérapie commence. Il est débordé par l'angoisse et a des pensées suicidaires très envahissantes. Il a d'abord été reçu quelques semaines dans un lieu d'accueil pour adolescent qui nous l'adresse après évaluation psychologique et psychiatrique. Une fois la thérapie bien engagée et alors même que Gabriel commençait à se sentir mieux, c'est le drame : sa copine rompt et

ses amis choisissent leur camp et lui tournent le dos. La rupture est extrêmement douloureuse et Gabriel se retrouve seul, sans ami pour l'élaborer. Il arrête d'aller au lycée (il n'y allait déjà plus beaucoup) et s'enferme dans sa chambre. Ses seules sorties sont pour ses deux séances hebdomadaires de thérapie. De cette séparation dont il ne comprend pas grand-chose, il est certain d'une chose : il est coupable de tout. Il serait un garçon monstrueux et malade, faisant du mal aux autres. Il demandera régulièrement à voir un psychiatre et être enfermé dans un asile pour fou-dangereux. C'est aussi à ce moment-là que Gabriel nous avouera entendre une voix, qu'il sait à l'intérieur de lui, mais différente de sa voix intérieure. Une voix dont il n'arrive pas à repérer des caractéristiques sonores. Une voix agressive qui le sermonne, le contraint à se faire mal, lui dit qu'il n'est « bon à rien », qu'il « ne mérite pas d'être au monde ». Au fil des séances, Gabriel identifie cette voix : un timbre aigu, une voix féminine, la voix de sa mère. C'est donc à elle qu'il rattachera cette voix apparue il y a environ trois ans. C'est, se souvient-il, ce que lui disait sa mère, plus par ses gestes que par ses mots d'ailleurs. Il en est désormais certain : cette voix est apparue au moment où sa mère a arrêté de le maltraiter physiquement.

Comment comprendre la décompensation hallucinatoire de Gabriel, agissant à bas bruit depuis sa puberté, depuis que les coups maternels exercés sur son corps d'enfant ont cessé, bien avant la déception amoureuse ? En effet, alors qu'il évoque pour la première fois l'hallucination suite à la rupture avec sa petite-amie, ce n'est pas l'événement – souvent banal à l'adolescence (rupture amoureuse, échec scolaire, remarque désobligeante) – qui est psychotisant, mais son effet « épinglant » (Baranès, 1991) ainsi que son caractère de « dévoilement » (Aulagnier, 1975) qui télescope les registres aliénants du passé et ceux en impossibilité d'advenir.

Avec sa voix hallucinée, Gabriel n'est plus seul, son monde déserté est de nouveau peuplé. Le travail de construction que Gabriel fait avec son analyste permet de rattacher la voix à un signifiant et à la sensorialité qui va avec. Ce n'est pas seulement un signifiant, Gabriel entend le timbre, le volume et l'intonation de la voix de sa mère. On voit là l'importance en séance de proposer et d'aider le patient halluciné dans ce travail de construction (Freud, 1937), pas seulement pour analyser les contenus mais pour décrire et définir le contenant : la voix dans ses aspects les plus sensoriels (sonores). C'est par cette voie sensorielle que Gabriel commence à entendre que sa voix hallucinée est la voix de sa mère et ainsi de rattacher un objet externe à un signifiant interne. Cette dimension technique s'inscrit dans les propositions théoriques de G. Rosolato (1985a) selon qui l'hallucination émerge « par le défaut de le rattacher [le signifiant] à l'Autre en soi-même ce qui permet de le situer aussi bien à l'extérieur, à l'étranger, dans le rejet » (p. 280). Ce signifiant, c'est « l'objet absent » (la mère) que « les représentations avec leur mise en jeu sonore » avaient le pouvoir de suppléer auparavant (ibid.). Autrement dit, en gazouillant, le petit-homme hallucine la voix maternelle qui s'est absentée. Dans l'hallucination psychotique, cette voix revient mais l'halluciné ne peut la rattacher à un signifiant ; la voix devient réelle, détachée de soi, rejetée à l'extérieure parce que mauvaise. P. Aulagnier (1975) propose une hypothèse similaire : « La psychose nous montre sous quelles conditions peuvent se réactiver ces propriétés de la voix comme “objet-auquel-on-ne-peut-fuir” et comme “objet-qui-ne-saurait-manquer” », poursuit-elle (p. 113). P. Aulagnier évoque ici la voix maternelle, celle des tout premiers temps de la vie psychique, celle des processus originaires. La cavité auditive n'ayant pas de fermeture, elle ne peut se soustraire à l'irruption du sonore et en particulier,  ~~dans la toute petite enfance,~~ à la voix maternelle. Ce caractère particulier du sonore et de son réceptacle, l'appareil auditif, dont *l'infans* fait sans cesse l'expérience, permet de comprendre comment la voix maternelle peut devenir si facilement un objet persécuteur.

Dans le cas de Gabriel, cette dimension hallucinatoire – une voix intérieure venant de l'extérieur – n'est pas aussi nette que dans les cas de psychoses plus structurées comme la schizophrénie, ce qui permet au travail de construction d'être plus aisé, moins aux prises avec un discours délirant. Si sa mère ne le touche plus, Gabriel continue d'être touché, intrusé,

effracté. Mais « à présent c'est la voix qui prend la place du contact physique » (Bollas, 1997, p. 205<sup>1</sup>). L'hallucination vocale (re)travaille, tout en l'empêchant, la violence de la rencontre et de la relation avec l'objet primaire en établissant, tout en les déconstruisant, des « signifiants de démarcation » (Rosolato, 1985b). Ces derniers sont des repères premiers pour se représenter les stimulations sensorielles propres à la « relation d'inconnu » qui la rendent alors soutenable. Mais l'écart et la distance avec l'objet dans l'hallucination est réduite sinon effacée. Ainsi les démarcations présence/absence, intérieur/extérieur sont brouillées tout en tentant de se travailler. La séparation avec l'objet primaire est ainsi déniée. L'hallucination peut alors être considérée comme une voie rapide pour lutter contre la perte. En s'arrêtant, le touché maltraitant maternel a laissé planer l'angoisse de perte (confirmée et redoublée par l'abandon des pairs) et la voix hallucinée survient pour s'en défendre.

... A LA VOIX DE L'ENFANCE

Après le premier appel de Gabriel pour prendre rendez-vous, nous sommes surpris de recevoir un adolescent de cet âge lors de la première consultation, la conversation téléphonique ne laissant rien présager de cela. Au sérieux de son discours s'ajoute sa voix de baryton. Et lors de la première séance il nous faudra plusieurs minutes avant de comprendre qu'en face de nous il s'agit d'un adolescent de 16 ans. Nous ne sommes pas seul à être dupé, toutes les personnes qu'il rencontre sont troublées par sa voix grave qui empêche de lui donner un âge. Loin de s'en plaindre, Gabriel en est assez fier de cette voix qui lui donnerait jusqu'à dix ans de plus. Mais au fil des séances, la fierté de cette surmaturité décline pour laisser place au symptôme qu'elle représente : Gabriel s'est toujours débrouillé par lui-même ; sa précocité intellectuelle laissant penser à ceux dont il avait le plus besoin (parents, enseignants) qu'il n'était pas un enfant comme les autres, avec les mêmes besoins et qu'il s'en sortait très bien tout seul. Ainsi ses parents et enseignants lui ont fait sauter deux classes en primaire, sans s'apercevoir du décalage qui se creusait avec ses pairs et particulièrement au collège lorsque la puberté gagnait ses camarades et que lui restait un petit-enfant. Son corps n'a pas tardé à se mettre au niveau de sa psyché pour ne plus être le souffre-douleur de ses pairs. Mais sa voix paye le prix d'une puberté elle aussi trop précoce ; Gabriel la force à descendre dans les profondeurs de la gamme. Cela étant, lorsqu'en séance cette partie de son histoire s'élabore, la voix grave – pourtant toujours aussi grave acoustiquement – laisse résonner d'autres tessitures dans notre écoute.

Pourrait-on penser un lien entre la survenue d'hallucination acoustico-verbale et la mue de la voix à l'adolescence ? Nous proposons de penser la voix hallucinée comme une modalité pathologique de traitement psychique de l'éruption de la voix pubère<sup>2</sup>. Afin de refuser sa génitalisation, la voix pubère peut être faussée (mue faussée), cachée (aphonie), sacrifiée (certains cas de mutisme) et donc hallucinée (Brault, 2019). Ces variations dans le traitement de la mue qui renvoient chacune à des modalités différentes de fonctionnement psychique – plutôt hystérique dans le cas de la voix faussée ou cachée, plutôt limite dans le cas de la voix sacrifiée, plutôt psychotique dans le cas de la voix hallucinée – nous laissent entendre les tribulations du processus de subjectivation de l'adolescent. Dans tous les cas, la « voix génitale » (Brault, 2021) est refusée ou plus franchement attaquée par l'adolescent parce qu'elle implique la survenue d'une angoisse de séparation avec sa bisexualité infantile et avec le corps maternel (Ferenczi, 1915 ; Marty, 1996) et une angoisse d'attraction de l'objet œdipien incestueux (Brault, 2021).

Chez Gabriel, l'hallucination paraît quand sa voix tombe. C. Ferveur (2023) écrit très justement que la mue vocale du garçon n'est pas seulement une perte mais aussi un enrichissement : l'adolescent gagne une octave grave et surtout – c'est ce qui nous intéresse

---

<sup>1</sup> C. Bollas écrit cela à propos du passage de l'hypnose et en particulier du procédé de pression sur le crâne du patient dans la technique de Freud à la psychanalyse.

<sup>2</sup> Cette hypothèse nous paraît particulièrement dynamique non seulement au plan clinique mais également au regard des données épidémiologiques de l'âge de l'entrée dans la schizophrénie.

ici – ne perd nullement sa voix de tête qu’il peut à tout moment solliciter de nouveau. « Durant le deuxième temps du processus pubertaire, l’enjeu, c’est que le bruit rageur s’estompe, se nuance, s’incarne dans une mélodie plus nuancée, plus élaborée » (ibid., p. 195). Gabriel semble lutter contre ce second temps, forçant sa voix grave pour être certain de ne plus être le petit-enfant qui se faisait chahuter par ses camarades et maltraiter par sa mère. La voix d’enfant contre laquelle Gabriel lutte est considérée comme étrangère, rejetée du « fonds de mémoire » formé par l’enfant (Aulagnier, 1989) ; partie clivée de lui-même qui revient de l’extérieur dans l’hallucination. D’ailleurs, c’est lorsqu’en séance Gabriel se reconnecte avec son passé que l’analyste entend dans sa voix l’écho lointain des sonorités de l’enfance. Paradoxalement, l’adolescent doit retrouver dans sa voix muée ce « fonds de mémoire », sa voix d’enfant mais aussi la voix de ses parents ; entendre dans sa voix les traces sonores du passé et de ses multiples identifications. Ces « visiteurs de la voix », pour reprendre la belle expression de R. Roussillon (2002, cité par Ferveur, 2023), Gabriel ne peut les intégrer en soi. Mais ce qui n’est pas intégré cherche toujours à être réinclus et attaqué, ici sous une forme hallucinatoire.

#### LA FOLIE PUBETAIRE : DE L’ARCHAÏQUE...

Derrière la voix tue de l’enfant, celle de l’archaïque rugit. Confronté à l’irruption pubertaire, l’encore-enfant se trouve submergé par une vague archaïque qui exige une réélaboration à la lumière de la nouveauté génitale. Cette « guerre civile » ou « rivalité de fauteuil<sup>3</sup> » (Gutton, 2008) caractérise la dialectique archaïque-génitale. L’adolescent retrouve le fonctionnement psychique des premiers temps, empreint de ces mécanismes archaïques - « incorporation, excorporation, déni, projection, identification projective, retournement en son contraire, confusion de l’investissement et du plaisir de l’objet » (ibid., p. 126) et se soumet au paradigme de la complémentarité originaire zone érogène/objet-partiel dont le prototype est le pictogramme bouche/sein (Aulagnier, 1975). Chez Gabriel, la déception amoureuse et la trahison amicale amplifient son éprouvé archaïque d’être « mauvais » et le précipitent vers un traitement originaire sur le modèle de la complémentarité « tympan-sein sonore [voix maternelle] » (ibid., p. 108). Cette voix « venant de l’extérieur » mais reconnue « à l’intérieur de lui » peut être envisagée comme une modalité hallucinatoire de traitement de cette vague archaïque-génitale (Sleiman Haidar, 2020) qui peine à se dissoudre dans les réinvestissements relationnels et fantasmatiques. Le monde, tel qu’il le découvre en tant qu’adolescent, ne peut être que répétition et confirmation de ce qui s’est instauré avec ses objets primaires dans l’enfance. Objets dont l’emprise est telle qu’elle lui fait encourir le sérieux risque d’un processus de désobjectivation, car elle entrave ses capacités de refoulement, de déplacement fantasmatique et d’ouverture objectale.

L’objectif de l’adolescent consiste en effet à transformer l’éprouvé archaïque génital à travers une activité fantasmatique ou de rêverie afin de permettre une vectorisation des pulsions partielles vers les objets génitaux, qui marquent l’altérité, et accéder à un réel travail de différenciation, au cœur du processus de subjectivation (Cahn, 1991). C’est à travers les scènes pubertaires (Gutton, 1991a) que l’archaïque génital pourra être endigué, métaphorisé. La scène pubertaire est une réédition génitale de la scène primitive, désormais colorée par la problématique œdipienne qui se réenclenche avec acuité à l’adolescence. L’investissement libidinal des figures parentales, bien que nécessaire à la survie narcissique de l’adolescent,

---

<sup>3</sup> En référence à l’énigme posée par J. Laplanche (2007) selon laquelle « chez l’homme, le sexuel d’origine intersubjective, donc le pulsionnel, le sexuel acquis vient, chose tout à fait étrange, avant l’inné. La pulsion vient avant l’instinct, le fantasme vient avant la fonction ; et quand l’instinct sexuel arrive, le fauteuil est déjà occupé » (p. 22).

devient inadéquat du fait de la menace incestueuse et parricide. La scène pubertaire permet l'élaboration de la paradoxalement et de la contradiction entre les théories sexuelles infantiles et les théories pubertaires. Elle constitue « une réussite de la représentativité de l'éprouvé originaire » (Gutton, 1991a, p. 58) dès lors qu'elle permet à l'adolescent d'effectuer un travail de « dé-conviction » qui l'éloigne des sentiers incestueux. Mais il se peut qu'au sein de ce cheminement sinueux, « la scène pubertaire reste à vif telle quelle et en excès dans une certaine coïncidence avec le pubertaire des parents » (ibid., p. 72), c'est le destin de la folie pubertaire. L'objet parental, complice de cette *folie à deux*, acquiert alors un bénéfice narcissique en miroir du pubertaire de l'adolescent. La coïncidence génitale provoque une « folie parentale où se mêlent excitation et croyance que cette excitation est calmante pour l'adolescent » (Gutton, 1991b, p. 138). La relation ambiguë et paradoxale avec le parent est alors saturée d'excitation et de déni, mais ne provoque pas nécessairement l'éclosion d'une psychose franche. Dans la folie, qui n'est pas encore psychose, les pulsions érotiques l'emportent permettant le maintien d'une activité de liaison avec l'objet, même si cette dernière est fortement mise en péril. Dans les cas plus graves, la folie devient psychose hallucinatoire et œuvre pour la destruction du lien même à l'objet. Si Gabriel trouve au sein de sa thérapie la possibilité d'élaborer une construction fantasmatique lui permettant de personnifier l'hallucination comme voix de sa mère, l'emprise archaïque se rejoue sur la scène transférentielle, œuvrant dans une volonté de complicité à répéter la logique de folie à deux sinon l'impasse.

#### ... À LA REACTION THERAPEUTIQUE NEGATIVE

Plus d'un an après le début de son traitement, Gabriel trouve un emploi dans lequel il se plaît. Il est certain que sa psychothérapie a favorisé ce projet de travail, ce mouvement vers l'extérieur si angoissant quelques mois auparavant. Malgré tout, Gabriel continue d'entendre sa voix, les auto-reproches affluent et prennent toujours autant de place en séance. Le fait d'entendre cette voix qui le sadise devient même une source d'auto-reproche : « je suis tellement nul de continuer à entendre la voix ». Gabriel se qualifie de mauvais patient, n'arrivant pas à évoluer malgré les séances bi-hebdomadaires. En séance, nous avons nous-mêmes l'impression d'être profondément altéré dans notre capacité associative, d'être inhibé dans notre créativité. Les séances avec Gabriel deviennent de plus en plus redoutées. Alors même que nous sentons bien son besoin plus fort encore au fil du temps d'être écouté, soutenu, porté, aimé. Et pourtant... son nouveau travail rend les trajets plus difficiles pour venir au cabinet : il a plus d'une heure dans les transports-en-commun et est régulièrement en retard. Nous en parlons à Gabriel, sans attendre que cela vienne de lui, proposant de passer à un autre cadre. La sanction ne se fait pas attendre : après une petite période de vacances, Gabriel ne reviendra plus, sans plus nous donner aucune nouvelle.

Soumis à la force de l'archaïque et l'emprise du maternel, Gabriel n'entend donc plus sa voix intérieure, nous empêchant par là-même de l'entendre. Sa voix d'enfant tout comme sa voix génitale – la voix du père tout comme celle de l'analyste – peinent à trouver un espace dans cette partition serrée. L'hallucination permanente de la voix de sa mère exprime ainsi l'impossible séparation avec elle. Son omniprésence témoigne d'une érotisation singulière qui alimente, au fil des séances, les résistances vis-à-vis d'un possible traitement, impliquant nécessairement l'élaboration de la perte<sup>4</sup>. Le caractère hostile et cruel de la voix et les auto-reproches qu'elle déclenche révèlent la puissance du processus mélancolique sous-jacent aux modalités d'investissement de Gabriel. Les auto-accusations expriment le retournement contre le moi du « conflit ambivalentiel » (Freud, 1917, p. 168) initialement destiné à l'objet, et plus spécifiquement de la haine qu'il comporte. Retournement de la haine qui se substitue à l'abandon infligé par l'objet aimé. L'ombre de l'objet tombe alors sur le moi, selon la formule devenue célèbre, « qui put alors être jugé par une instance particulière comme objet, comme

---

<sup>4</sup> F. Richard (2000) propose l'idée que la voix des parents se fait d'autant plus forte dans le « plurivocalisme interne » de l'adolescent que ce dernier échoue à en faire le deuil.

l'objet abandonné. De cette façon la perte de l'objet s'était transformée en une perte du moi et le conflit entre le moi et la personne aimée en une scission entre la critique du moi et le moi modifié par identification » (p. 156). Cette scission confère au Surmoi le rôle d'un agent sadique, à l'image de l'objet perdu, qui désormais persiste à infliger sa violence impitoyable au Moi ; le conflit du mélancolique se situe désormais entre ces deux instances.

Il nous paraît pertinent de noter qu'avant sa conceptualisation du Surmoi, Freud introduit dès 1914, la notion de conscience morale à partir de son illustration la plus pathologique : le « délire d'observation ». La conscience morale se forme par l'intériorisation des voix (critiques) des parents. Les hallucinations auditives correspondent à la figure régressive de la conscience morale qui revient alors au sujet « comme action hostile de l'extérieur » après la tentative du sujet de se dégager de l'influence des parents. Avec l'introduction de sa deuxième topique, Freud (1923) remplace la conscience morale par l'instance du Surmoi tout en maintenant l'idée que lui aussi « ne peut dénier ses origines dans l'entendu » (p. 268) et attribue au Moi une « calotte acoustique » tournée vers l'influence du monde extérieure. Dans son schéma de l'appareil psychique, la calotte acoustique disparaît et se voit remplacée par le Surmoi, non pas accolé à l'extérieur mais bien à l'intérieur de l'appareil psychique. On peut entendre cette substitution comme l'intuition freudienne d'une origine essentiellement acoustique du surmoi. D'ailleurs, la racine latine du mot « ouïr » (*obaudire*) renvoie au terme « obéir » : « l'audition est une obéissance » (Quignard, 1996).

Obéissante à la loi maternelle, la mélancolie de Gabriel peut donc être entendue comme un masochisme de son Moi à l'égard du sadisme de son Surmoi. Mais cette dynamique auto-sadique l'enferme dans une boucle narcissique dans laquelle il paraît être davantage honteux, dévalorisé, que coupable. Malgré ses efforts de liaisons affectives ou d'insertions professionnelles, la menace d'une rupture, entraînant avec elle le risque d'un effondrement du Moi, plane toujours et atteint même la relation thérapeutique. Son incapacité à tolérer son ambivalence et sa culpabilité envers ses objets (la mère, la petite-amie, les amis, les conditions de travail) contamine même la relation transférentielle dans laquelle se rejoue, sur le modèle du tout ou rien, à la fois son désir de fusion et son acte d'abandon. Notre proposition de changer le cadre, au vu de ses absences et retards, a précipité la réaction thérapeutique négative. Le caractère prématuré de notre intervention répète au fond l'histoire de ce patient toujours considéré dans sa surmaturité comme un adulte. Notre intervention empêche Gabriel d'investir l'analyste et son cadre comme un objet-sadique. Quand l'analyste, prit par un mouvement d'agressivité, modifie le cadre ainsi, en s'imaginant aller dans le sens du patient, il entrave la transformation potentielle de l'auto-sadisme en masochisme ; condition nécessaire au travail de la mélancolie s'il veut assurer les retrouvailles avec l'objet (Rosenberg, 1999).

#### CONCLUSION

Dans sa thérapie, Gabriel a révélé sa folie pubertaire dans un transfert visant à rejouer une dynamique de passion ou de folie à deux, mettant l'analyste dans une position de parent, à la fois séducteur et persécuteur. Dans ces cas, l'effort thérapeutique se doit de maintenir le cadre malgré les attaques qu'il endure afin de desserrer l'imbroglio entre Moi et Surmoi, transformer la paradoxalité en ambivalence et permettre à l'adolescent de mieux tolérer les angoisses dépressives au sein d'une aire transférentielle empreinte de transitionnalité. Pour Gabriel, ce travail a rencontré une impasse tant les emprises de l'archaïque, du maternel et de la mélancolie oblitèrent l'ouverture à la génitalité, au féminin et au masochisme. Les tentatives de liaison se heurtent alors aux résistances du patient. Résistances qui relèvent de ce que D. Anzieu (1996) a appelé l'*attachement au négatif*, c'est-à-dire un attachement répétitif à

la part mauvaise de l'objet. Il « résulte de l'alliance de la pulsion d'attachement à la pulsion d'auto-destruction. Le critère défaillant n'a pas été refoulé par un moi trop peu structuré pour mettre en œuvre le refoulement ; ce critère fait retour sous forme de somatisations et/ou d'hallucinoses » (p. 109). La force de ce *système de pensée négative généralisée* (ibid.) au sein des situations analytiques tend à provoquer les échecs thérapeutiques, d'autant plus si l'analyste refuse d'assumer le potentiel sadisme de son cadre.

## Bibliographie

- anzie d. (1996). *Créer, détruire*. Paris : Dunod, 2012.
- aulagnier p. (1975). *La violence de l'interprétation : du pictogramme à l'énoncé*. Paris : PUF, 2003.
- aulagnier, p. (1989). Se construire un passé. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 7 : 191-219.
- baranes j. (1991). *La question psychotique à l'adolescence : le passage du Cap Horn*. Paris : Dunod.
- bollas c. (1997). Des mots pour dire la sexualité. *Revue française de psychanalyse*, 61(1) : 203-208.
- brault a. (2019). *L'identité sonore à l'adolescence. Essai théorico-clinique sur le traitement psychique des transformations du corps sonore à l'adolescence*, thèse de doctorat, Université de Paris.
- brault a. (2021). La voix génitale. *Revue française de psychanalyse*, 85 : 835-844.
- cahn r. (1991). *Adolescence et folie : les déliaisons dangereuses*. Paris : PUF, 2008.
- ferenczi s. (1915). Anomalies psychogènes de la phonation. In : *Psychanalyse II (1913-1919) – Œuvres complètes*. Paris : Payot, 1970, pp. 168-170.
- ferveur c. (2023). Voix off : transformations et appropriation de la voix à l'adolescence. In : A. Périer (éd.), *États du corps à l'adolescence*. Toulouse : Érès, pp. 177-204.
- freud s. (1914). Pour introduire le narcissisme. In : *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 1969, pp. 81-105.
- freud s. (1917). Deuil et mélancolie. In : *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, 1968.
- freud, s. (1923). Le moi et le ça. In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1987, pp. 219-275.
- freud s. (1937). Construction dans l'analyse. In : *Résultats, idées, problèmes*. Paris : PUF, 1985, pp. 269-281.
- green a. (1972). Notes sur les processus tertiaires. *Revue française de psychanalyse*, 36 : 407-410.
- gutton ph. (1991a). *Le pubertaire*. Paris : PUF, 2003.
- gutton ph. (1991b). La folie pubertaire en l'état. In : *Affliction : Monographie de la revue Adolescence*. Paris : Éditions GREUPP, 1999, pp. 129-142.
- gutton ph. (2008). Archaïques ? Dans : A. Braconnier (éd.). *Bébés-ados : à corps et à cri*. Toulouse : Érès, pp. 125-131.
- gutton ph. (2022). Au regard des processus tertiaires. *Adolescence*, 401 : 9-24.
- laplanche j. (2007). *Sexual : la sexualité élargie au sens freudien : 2000-2006*. Paris : PUF.
- kelleher i., connor d., clarke mc., devlin n., harley m. & cannon m. (2012). Prevalence of psychotic symptoms in childhood and adolescence: a systematic review and meta-analysis of population-based studies. *Psychological Medicine*, 9 : 1-7.
- kestemberg é. (1999). *L'adolescence à vif*. Paris : PUF, 2012.
- marty f. (1996). Le travail de la mue. *Adolescence*, 14(2) : 169-190.
- perret a., queiroz c., pacelli f., lahlou y. & hamonet m. (2021). Les hallucinations : un mode de subjectivation. *Adolescence*, 392 : 425-432.
- quignard p. (1996). *La haine de la musique*. Paris : Gallimard.
- richard f. (2000). Subjectivation et situation groupale à l'adolescence. In : J.-B. Chapelier et al., *Le lien groupal à l'adolescence*. Paris : Dunod, pp. 113-167.
- rosenberg b. (1999). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. Paris : PUF.
- rosolato g. (1985a). Les hallucinations acoustico-verbales et les champs perceptifs du corps. In : *Éléments de l'interprétation*. Paris : Gallimard, pp. 274-286.
- rosolato g. (1985b). Le signifiant de démarcation et la communication non verbale. In *Éléments de l'interprétation*. Paris : Gallimard, pp. 63-82.
- sleiman haidar h. (2020). Quel paradigme pour la psychose à l'adolescence ? *Adolescence*, 381 : 149-165.

Haya Haidar

Université Sorbonne Paris Nord, UTRPP, UR-4403 Villeteuse, France

88 rue Lecourbe 75015 Paris.

haya.s.haidar@gmail.com

06 35 33 37 02



Anthony Brault  
Université Paris Cité, CRPMS, F-75013 Paris, France  
396 rue Saint-Honoré, 75001 Paris.  
anthony.brault@u-paris.fr

Haya Haidar, Anthony Brault : Les tréfonds de la voix hallucinée

A partir de la cure d'un adolescent de 16 ans, les auteurs proposent plusieurs hypothèses sur la fonction de l'hallucination acoustico-verbale à l'adolescence. L'analyse du traitement du sonore chez le patient conduit ensuite les auteurs à penser la fonction de condensation de l'hallucination à l'adolescence, permettant de faire résonner tant le registre archaïque qu'œdipien, tant les problématiques narcissiques qu'objectales ainsi que leur destin pulsionnel actuel entre impasse mélancolique ou relation masochiste.

*Mots clés* : hallucinations acoustico-verbales ; voix ; adolescence ; folie pubertaire, mélancolie